

## Le(s) maître(s) de l'énigme

Carlo Fruttero et Franco Lucentini, *Place de Sienne, côté ombre*, roman traduit de l'italien par Jean-Claude Zancarini, Paris, Seuil, 1985, 187 p.

François Ricard

Volume 27, numéro 3 (159), juin 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Ricard, F. (1985). Compte rendu de [Le(s) maître(s) de l'énigme / Carlo Fruttero et Franco Lucentini, *Place de Sienne, côté ombre*, roman traduit de l'italien par Jean-Claude Zancarini, Paris, Seuil, 1985, 187 p.] *Liberté*, 27(3), 93–95.

FRANÇOIS RICARD

## Le(s) maître(s) de l'énigme

*Carlo Fruttero et Franco Lucentini, Place de Sienne, côté ombre, roman traduit de l'italien par Jean-Claude Zancarini, Paris, Seuil, 1985, 187 p.*

Dans le genre du récit à énigme, l'écrivain contemporain le plus étonnant, le plus novateur, le plus efficace est le tandem milanais que forment Carlo Fruttero et Franco Lucentini. Déjà, avec *La Femme du dimanche* (Seuil, 1973) et *La Nuit du grand boss* (Grasset, 1980), ils avaient fait du roman policier un chef-d'œuvre de construction, d'écriture, d'ingéniosité narrative et d'ironie. Ces dernières années, c'est vers le récit plus bref, d'inspiration fantastique, qu'ils se sont tournés. *Je te trouve un peu pâle*, «récit d'été avec trente fantasmes féminins de Federico Fellini» (Seuil, 1982) était, en une petite centaine de pages, la délicieuse histoire d'une revenante prenant peu à peu conscience de sa condition: un être, une société, un monde se dépouillaient progressivement de leur réalité pour basculer dans le désarroi de la pure fiction. Rarement la mort a été à ce point racontée.

A la même veine, mais en plus élaboré, en plus intrigant encore, appartient *Place de Sienne, côté ombre*. C'est l'histoire d'un couple «moyen», l'avocat Maggioni et sa femme Valeria, qui prennent banalement leurs vacances en Toscane. Le mauvais temps les fait dévier de leur itinéraire. Ils se retrouvent dans une manière de palais, où les accueillent des personnages à l'identité à la fois stéréotypée et comme fragile. La nuit, un cri épouvantable retentit, et au

matin, naturellement, il y a un cadavre dans la bibliothèque. Une vague enquête suit. A cette série d'événements s'entremêle la description d'une fête traditionnelle appelée le Palio. Il s'agit d'une course de chevaux qui se déroule sur la Piazza del Campo, vaste esplanade rectangulaire aux coins arrondis formant le cœur de la vieille ville de Sienne. Maggioni et Valeria y assistent en compagnie de leurs hôtes, pour découvrir bientôt que l'un des jockeys n'est nul autre que le mort de la veille. Finalement, à Maggioni sera révélée la signification non seulement du pseudo-meurtre, mais de tout ce qu'il vient de vivre depuis qu'il a accidentellement dévié de sa route — forçant ainsi le lecteur, lui aussi, à tout *relire depuis le début*, à remonter lui aussi jusqu'à cet embranchement où, à son insu, il a changé d'univers.

Sans vendre la mèche, bien sûr, on peut dire au moins deux choses. La première, c'est que peu d'écrits éclairent à ce point — d'une lumière inquiétante, sans doute, et toute parcourue de rayons obscurs —, saisissent avec tant de précision et de profondeur *métaphysique* cet effet déréalisant, cette sorte de perplexité qu'instille dans la conscience contemporaine le murmure omniprésent des médias. A côté de toutes les inepties pompeuses et bien intentionnées qui s'écrivent aujourd'hui à propos de la télévision, ce petit livre, sans jamais appuyer, sans s'indigner, sans recourir aux statistiques, aux enquêtes ni aux autres facilités du même genre, va droit à l'essentiel, un peu comme le faisait le premier chapitre du *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy. Dans l'univers cathodique, que devient la réalité? Que devient le temps? Que devient le monde? Et que devient, en moi-même, ce que je suis?

Ces questions sont graves, j'en conviens. Mais le roman, lui, ne l'est jamais. Et c'est l'autre mérite que je voulais signaler: cette légèreté, cette agilité d'une prose où ne s'insinuent aucun lyrisme, aucune dénonciation, aucun remplissage quel qu'il soit. Tout, chaque mot, chaque séquence, chaque parole comme chaque pensée de chacun des personnages, possède,

malgré sa banalité apparente, une nécessité et une plénitude rigoureuse. A chacun je m'arrête, je sais qu'il constitue un signe, piège ou indice, à franchir ou à déchiffrer. Jamais, en lisant, je ne suis au repos. Il se livre, entre le texte et moi, une joute à finir, que je vais perdre, c'est sûr, mais curieusement, c'est en la perdant que je gagne. Je sais que je ne percerai pas seul l'énigme, et pourtant, une fois qu'on m'en aura donné la clé, ce sera comme si on m'y relançait à nouveau, comme si l'énigme résolue n'était que le porche de l'autre énigme, de l'Enigme d'où l'on ne sort plus.

L'écriture de Fruttero et Lucentini est l'une des plus heureuses que je connaisse. Une écriture, dirait-on, qui ne se prend pas au sérieux, qui ne cesse jamais de se jouer et de se tenir comme à distance d'elle-même, parfaitement consciente, maîtresse absolue de ses moyens et de ses possibilités, et cependant exempte d'orgueil, de complaisance, de tout narcissisme. Il y a là, à la fois, une confiance totale en la littérature, et une méfiance non moins radicale. A la fois un engagement entier et une réserve, une ironie qui se manifestent à chaque instant. Quelle est, dans une telle maîtrise, la part de Fruttero? Quelle, celle de Lucentini? Eux-mêmes sans doute ne sauraient le dire. Elle vient probablement de ce que chacun, quand il écrit, sait qu'il n'est pas seul, et que l'autre, qui est intelligent, lit par-dessus son épaule. Si l'un cherche à «s'exprimer» plutôt qu'à écrire, à détourner l'écriture à son propre profit, l'autre aussitôt se moquera de lui. Car il y a une chose, à coup sûr, que le travail en collaboration interdit absolument: c'est qu'on se laisse aller, qu'on se défoule, et qu'on fasse passer la signature avant le texte. Aussi m'arrive-t-il parfois de souhaiter que toute la littérature soit écrite à deux.